

Le malade imaginaire

Le Malade imaginaire di Molire in lingua originale

PROLOGUE.....
..... 1

ACTE
PREMIER.....
..... 6

Scne
premiere.....
..... 6

Scne
II.....
..... 7

Scne
III.....
..... 9

Scne
IV.....
..... 10

Scne
V.....
..... 12

Scne
VI.....
..... 17

Scne

VII.....	19
Scne	
VIII.....	21
PREMIER	
INTERMDE.....	22
Scne	
premiere.....	32
Scne	
II.....	33
Scne	
III.....	35
Scne	
IV.....	36
Scne	
V.....	37
Scne	
VI.....	43
Scne	
VII.....	46
Scne	

VIII.....	47
Scne	
IX.....	50
SECOND	
INTERMDE.....	51
Acte	
III.....	53
Scne	
premiere.....	53
Scne	
II.....	54
Scne	
III.....	55
Scne	
IV.....	58
Scne	
V.....	59
Scne	
VI.....	61
Scne	

VII.....	62
Scne	
VIII.....	63
Scne	
IX.....	64
Scne	
X.....	65
Scne	
XI.....	68
Scne	
XII.....	70
Scne	
XIII.....	71
Scne	
XIV	
et	
dernire.....	72
TROISIME	
INTERMDE.....	74

PROLOGUE

Aprs les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mlent d'crire travaillent ou ses louanges, ou

son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire, et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entre la comédie du Malade imaginaire, dont le projet a été fait pour le classer de ses nobles travaux.

La décoration représente un lieu champêtre et néanmoins fort agréable.

CLOGUE EN MUSIQUE ET EN DANSE

FLORE, PAN, CLIMNE, DAPHN, TIRCIS, DORILAS, DEUX ZPHIRS, TROUPE DE BERGRES ET DE BERGERS

FLORE

Quittez, quittez vos troupeaux,

Venez, Bergers, venez, Bergres,

Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux:

Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères,

Et jouir tous ces hameaux.

Quittez, quittez vos troupeaux,

Venez, bergers, venez, Bergres,

Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

CLIMNE ET DAPHN

Berger, laissons-l tes feux,

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS

Mais au moins dis-moi, cruelle,

TIRCIS

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux?

DORILAS

Si tu seras sensible mon ardeur fidele?

CLIMNE ET DAPHN

Voil Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS

Puis-je esprimer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMNE ET DAPHN

Voil Flore qui nous appelle.

ENTRE de ballet.

Toute la troupe des Bergers et des Bergres va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMNE

Quelle nouvelle parmi nous,

Desse, doit jeter tant de rjouissance?

DAPHN

Nous brlons d'apprendre de vous

Cette nouvelle d'importance.

DORILAS

D'ardeur nous en soupignons tous.

TOUS ENSEMBLE

Nous en mourons d'impatience.

FLORE

La voici: silence, silence!

Vos vux sont exaucs, Louis est de retour,

Il ramne en ces lieux les plaisirs et l'amour,

Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.

Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis:

Il quitte les armes,

Faute d'ennemis.

TOUS

Ah! quelle douce nouvelle!

Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

Que de plaisirs! que de ris! que de jeux!

Que de succès heureux!

Et que le Ciel a bien rempli nos vux!

Ah! quelle douce nouvelle!

Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

ENTRE de ballet.

Tous les bergers et bergres expriment par des danses les transports de leur joie.

FLORE

De vos flûtes bocagres

Rveille les plus beaux sons:

Louis offre vos chansons

La plus belle des matires.

Aprs cent combats,

O cueille son bras

Une ample victoire,

Formez entre vous

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

TOUS

Formons entre nous

Cent combats plus doux,

Pour chanter sa gloire.

FLORE

Mon jeune amant, dans ce bois,

Des prsents de mon empire

Prpare un prix la voix

Qui saura le mieux nous dire

Les vertus et les exploits

Du plus auguste des rois.

CLIMNE

Si Tircis a l'avantage,

DAPHN

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMNE

le chrir je m'engage.

DAPHN

Je me donne son ardeur.

TIRCIS

trop chre esprance!

DORILAS

mot plein de douceur!

TOUS DEUX

Plus beau sujet, plus belle rcompense

Peuvent-ils animer un cur?

Les violons jouent un air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre, qui est au milieu du thtre, avec deux Zphirs, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux coins du thtre.

TIRCIS

Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,

Contre l'effort soudain de ses flots cumeux

Il n'est rien d'assez solide;

Digues, chteaux, villes, et bois,

Hommes et troupeaux la fois,

Tout cède au courant qui le guide:

Tel, et plus fier, et plus rapide,

Marche Louis dans ses exploits.

BALLET

Les Bergers et Bergres du côté de Tircis dansent autour de lui, sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissements.

DORILAS

Le foudre menaçant, qui perce avec fureur

L'affreuse obscurité de la nue enflamme,

Fait d'épouvante et d'horreur

Trembler le plus ferme cœur:

Mais la tête d'une arme

Louis jette plus de terreur.

BALLET.

Les Bergers et Bergres de son côté font de même que les autres.

TIRCIS

Des fabuleux exploits que la Grèce a chants,

Par un brillant amas de belles vrités

Nous voyons la gloire effacer,

Et tous ces fameux demi-dieux

Que vante l'histoire passe

Ne sont point notre pensée

Ce que Louis est nos yeux.

BALLET

Les Bergers et Bergres de son ct font encore la mme chose.

DORILAS

Louis fait nos temps, par ses faits inoues,

Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire

Des sicles vanouis:

Mais nos neveux, dans leur gloire,

N'auront rien qui fasse croire

Tous les beaux faits de Louis.

BALLET

Les Bergers et Bergres de son ct font encore de mme, aprs quoi les deux partis se mlent.

PAN, suivi de six Faunes.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein tmraire.

H! que voulez-vous faire?

Chanter sur vos chalumeaux

Ce qu'Apollon sur sa lyre,

Avec ses chants les plus beaux,

N'entreprendrait pas de dire,

C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,

C'est monter vers les cieux sur des ailes de cire,

Pour tomber dans le fond des eaux.

Pour chanter de Louis l'intrpide courage,

Il n'est point d'assez docte voix,

Point de mots assez grands pour en tracer l'image:

Le silence est le langage

Qui doit louer ses exploits.

Consacrez d'autres soins sa pleine victoire:

Vos louanges n'ont rien qui flatte ses dsirs;

Laissez, laissez l sa gloire,

Ne songez qu' ses plaisirs.

TOUS

Laissons, laissons l sa gloire,

Ne songeons qu' ses plaisirs.

FLORE

Bien que, pour taler ses vertus immortelles,

La force manque vos esprits,

Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix:

Dans les choses grandes et belles

Il suffit d'avoir entrepris.

ENTRE DE BALLET

Les deux Zphirs dansent avec deux couronnes de fleurs la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux Bergers.

CLIMNE ET DAPHN, en leur donnant la main.

Dans les choses grandes et belles

Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS

Ha! que d'un doux succs notre audace est suivie!

FLORE ET PAN

Ce qu'on fait pour Louis, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANTS

Au soin de ses plaisirs donnons-nous dsormais.

FLORE ET PAN

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!

TOUS

Joignons tous dans ces bois

Nos fltes et nos voix,

Ce jour nous y convie;

Et faisons aux chos redire mille fois:

"Louis est le plus grand des rois;

Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie!"

DERNIRE ET GRANDE ENTRE DE BALLET

Faunes, Bergers et Bergres, tous se mlent, et il se fait entre eux des jeux de danse, aprs quoi ils se vont prparer pour la Comdie.

Le thtre change et reprsente une chambre.

ACTE PREMIER

Scne premiere

ARGAN, seul dans sa chambre assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons; il fait, parlant lui-mme, les dialogues suivants: Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font Vingt. Trois et deux font cinq." Plus, du vingt-quatrième, un petit clystre insinuatif, préparatif, et rmollient, pour amollir, humecter, et rafraichir les entrailles de Monsieur. "Ce qui me plat de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles:" les entrailles de Monsieur, trente sols ". Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'tre civil, il faut tre aussi raisonnable, et ne pas corcher les malades. Trente sols un lavement: je suis votre serviteur, je vous l'ai dj dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu' vingt sols, et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est dire dix sols; les voil, dix sols." Plus, dudit jour, un bon clystre dtersif, compos avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols. "Avec votre permission, dix sols." Plus, dudit jour, le soir, un julep hpatique, soporatif, et somnifre, compos pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. "Je ne me plains pas de celui-l, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers." Plus, du vingt-cinquième, une bonne mdecine purgative et corroborative, compose de casse rcnte avec sn levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et vacuer la bile de Monsieur, quatre livres. "Ah! Monsieur Fleurant, c'est se moquer; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonn de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plat. Vingt et trente sols." Plus, dudit jour, une potion anodine, et astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols. "Bon, dix et quinze sols." Plus, du vingt-sixième, un clystre carminatif, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. "Dix Sols, Monsieur Fleurant." Plus, le clystre de Monsieur ritr le soir, comme dessus, trente sols. "Monsieur Fleurant, dix sols." Plus, du vingt-septième, une bonne mdecine compose pour hter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. "Bon, vingt et trente sols: je suis bien aise que vous soyez raisonnable." Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifi, et dulcor, pour adoucir, lnifier, temprer, et rafraichir le sang de Monsieur, vingt sols. "Bon, dix sols." Plus, une potion cordiale et prservative, compose avec douze grains de bzoard, sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. "Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plat; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus tre malade: contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et

dix font vingt. Soixante et trois livres, quatre sols, six deniers. Si bien donc que de ce mois j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit mdecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois il y avait douze mdecines, et vingt lavements. Je ne m'tonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre cela. Allons, qu'on m'te tout ceci. Il n'y a personne: j'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrter ici. Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens. Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin: point d'affaire. Drelin, drelin, Drelin: ils sont sourds. Toinette! Drelin, drelin, drelin: tout comme si je ne sonnaiss point. Chienne, coquine! Drelin, drelin, drelin: j'enrage. Il ne sonne plus, mais il crie. Drelin, drelin, drelin: carogne, tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin: voil qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin: ah, mon Dieu! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Scne II

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE, en entrant dans la chambre: On y va.

ARGAN: Ah, chienne! Ah, carogne.!

TOINETTE, faisant semblant de s'tre cogn la tte: Diantre soit fait de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donn un grand coup de la tte contre la carne d'un volet.

ARGAN, en colre: Ah, tratresse.!

TOINETTE, pour l'interrompre et l'empcher de crier, se plaint toujours en disant: Ha!

ARGAN: Il y a.

TOINETTE: Ha!

ARGAN: Il y a une heure.

TOINETTE: Ha!

ARGAN: Tu m'as laiss.

TOINETTE: Ha!

ARGAN: Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE: amon, ma foi! J'en suis d'avis, aprs ce que je me suis fait.

ARGAN: Tu m'as fait gosiller, carogne.

TOINETTE: Et vous m'avez fait, vous, casser la tte; l'un vaut bien l'autre; quitte quitte, si vous voulez.

ARGAN: Quoi? coquine.

TOINETTE: Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN: Me laisser, tratresse.

TOINETTE, toujours pour l'interrompre: Ha!

ARGAN: Chienne, tu veux.

TOINETTE: Ha!

ARGAN: Quoi? il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller.

TOINETTE: Querellez tout votre sol, je le veux bien.

ARGAN: Tu m'en empches, chienne, en m'interrompant tous coups.

TOINETTE: Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon ct, j'aie le plaisir de pleurer: chacun le sien, ce n'est pas trop. Ha!

ARGAN: Allons, il faut en passer par l. te-moi ceci, coquine, te-moi ceci. Argan se lve de sa chaise. Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opr?

TOINETTE: Votre lavement?

ARGAN: Oui. Ai-je bien fait de la bile?

TOINETTE: Ma foi! je ne me m'le point de ces affaires-l: c'est Monsieur Fleurant y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN: Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prt, pour l'autre que je dois tantt prendre.

TOINETTE: Ce Monsieur Fleurant-l et ce Monsieur Purgon s'gayent bien sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache lait; et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remdes.

ARGAN: Taisez-vous, ignorante, ce n'est pas vous contrler les ordonnances de la mdecine. Qu'on me fasse venir ma fille Anglique, j'ai lui dire quelque chose.

TOINETTE: La voici qui vient d'elle-mme: elle a devin votre pense.

Scne III

ANGLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN: Approchez, Anglique; vous venez propos: je voulais vous parler.

ANGLIQUE: Me voil prte vous our.

ARGAN, courant au bassin: Attendez. Donnez-moi mon bton. Je vais revenir tout l'heure.

TOINETTE, en le raillant: Allez vite, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

Scne IV

ANGLIQUE, TOINETTE.

ANGLIQUE, la regardant d'un il languissant, lui dit confidemment: Toinette.

TOINETTE: Quoi?

ANGLIQUE: Regarde-moi un peu.

TOINETTE: H bien! Je vous regarde.

ANGLIQUE: Toinette.

TOINETTE: H bien, quoi, "Toinette"?

ANGLIQUE: Ne devines-tu point de quoi je veux parler?

TOINETTE: Je m'en doute assez: de notre jeune amant; car c'est sur lui, depuis six jours, que roulent tous nos entretiens; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez toute heure.

ANGLIQUE: Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours?

TOINETTE: Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGLIQUE: Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui?

TOINETTE: Je n'ai garde.

ANGLIQUE: Ai-je tort de m'abandonner ces douces impressions?

TOINETTE: Je ne dis pas cela.

ANGLIQUE: Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi?

TOINETTE: Dieu ne plaise!

ANGLIQUE: Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopine de notre connaissance?

TOINETTE: Oui.

ANGLIQUE: Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître est tout fait d'un honnête homme?

TOINETTE: Oui.

ANGLIQUE: Que l'on ne peut pas en user plus gnreusement?

TOINETTE: D'accord.

ANGLIQUE: Et qu'il fit tout cela de la meilleure grce du monde?

TOINETTE: Oh! oui.

ANGLIQUE: Ne trouves tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne?

TOINETTE: Assurment.

ANGLIQUE: Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE: Sans doute.

ANGLIQUE: Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE: Cela est sr.

ANGLIQUE: Qu'on ne peut rien entendre de plus passionn que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE: Il est vrai.

ANGLIQUE: Et qu'il n'est rien de plus fcheux que la contrainte o l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?

TOINETTE: Vous avez raison.

ANGLIQUE: Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE: Eh, eh! ces choses-l, parfois, sont un peu sujettes caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort la vrit; et j'ai vu de grands comdiens l-dessus.

ANGLIQUE: Ah! Toinette, que dis-tu l? Hlas! de la faon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dt pas vrai?

TOINETTE: En tout cas, vous en serez bientt claircie; et la rsolution o il vous crivit hier qu'il tait de vous faire demander en mariage est une prompte voie vous faire connatre s'il vous dit vrai, ou non: c'en sera l la bonne preuve.

ANGLIQUE: Ah! Toinette, si celui-l me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE: Voil votre pre qui revient.

Scne V

ARGAN, ANGLIQUE, TOINETTE.

ARGAN se met dans sa chaise: , ma fille, je vais vous dire une nouvelle, o peut-tre ne vous attendez-vous pas: on vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? vous riez. Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage; il n'y a rien de plus drle pour les jeunes filles: ah! nature, nature! ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGLIQUE: Je dois faire, mon pre, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN: Je suis bien aise d'avoir une fille si obissante. La chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGLIQUE: C'est moi, mon pre, de suivre aveuglment toutes vos volonts.

ARGAN: Ma femme, votre belle-mre, avait envie que je vous fisse religieuse, et votre petite sur Louison aussi, et de tout temps elle a t aheurte cela.

TOINETTE, tout bas: La bonne bte a ses raisons.

ARGAN: Elle ne voulait point consentir ce mariage, mais je l'ai emport, et ma parole est donne.

ANGLIQUE: Ah! mon pre, que je vous suis oblige de toutes vos bonts.

TOINETTE: En vrit, je vous sais bon gr de cela, et voil l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN: Je n'ai point encore vu la personne; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGLIQUE: Assurment, mon pre.

ARGAN: Comment l'as-tu vu?

ANGLIQUE: Puisque votre consentement m'autorise vous pouvoir ouvrir mon cur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connatre il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, ds cette premire vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN: Ils ne m'ont pas dit cela; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garon bien fait.

ANGLIQUE: Oui, mon pre.

ARGAN: De belle taille.

ANGLIQUE: Sans doute.

ARGAN: Agrable de sa personne.

ANGLIQUE: Assurment.

ARGAN: De bonne physionomie.

ANGLIQUE: Trs bonne.

ARGAN: Sage, et bien n.

ANGLIQUE: Tout fait.

ARGAN: Fort honnte.

ANGLIQUE: Le plus honnte du monde.

ARGAN: Qui parle bien latin, et grec.

ANGLIQUE: C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN: Et qui sera reu mdecin dans trois jours.

ANGLIQUE: Lui, mon pre?

ARGAN: Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGLIQUE: Non vraiment. Qui vous l'a dit vous?

ARGAN: Monsieur Purgon.

ANGLIQUE: Est-ce que Monsieur Purgon le connat?

ARGAN: La belle demande! Il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGLIQUE: Clante, neveu de Monsieur Purgon?

ARGAN: Quel Clante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demande en mariage.

ANGLIQUE: H! oui.

ARGAN: H bien, c'est le neveu de Monsieur Purgon qui est le fils de son beau-frre le mdecin, Monsieur Diafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Clante; et nous avons conclu ce mariage-l ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi, et, demain, ce gendre prtendu doit m'tre amen par son pre. Qu'est-ce? vous voil toute baubie?

ANGLIQUE: C'est, mon pre, que je connais que vous avez parl d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

TOINETTE: Quoi? Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? Et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un mdecin?

ARGAN: Oui. De quoi te mles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE: Mon Dieu! tout doux: vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? L, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plat, pour un tel mariage?

ARGAN: Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des allis mdecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remdes qui me sont ncessaires, et d'tre mme des consultations et des ordonnances.

TOINETTE: H bien! voil dire une raison, et il y a plaisir se rpondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main la conscience: est-ce que vous tes malade?

ARGAN: Comment, coquine, si je suis malade? si je suis malade, impudente?

TOINETTE: H bien! oui, Monsieur, vous tes malade, n'ayons point de querelle l-dessus; oui, vous tes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez: voil qui est fait. Mais votre fille doit pousser un mari pour elle, et, n'tant point malade, il n'est pas ncessaire de lui donner un mdecin.

ARGAN: C'est pour moi que je lui donne ce mdecin; et une fille de bon naturel doit tre ravie d'pouser ce qui est utile la sant de son pre.

TOINETTE: Ma foi! Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN: Quel est-il ce conseil?

TOINETTE: De ne point songer ce mariage-l.

ARGAN: H la raison?

TOINETTE: La raison? C'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN: Elle n'y consentira point?

TOINETTE: Non.

ARGAN: Ma fille?

TOINETTE: Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN: J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-l pour tout hritier; et, de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE: Il faut qu'il ait tu bien des gens, pour s'tre fait si riche.

ARGAN: Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du pre.

TOINETTE: Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toujours l: je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, et elle n'est point faite pour tre Madame Diafoirus.

ARGAN: Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE: Eh fi! ne dites pas cela.

ARGAN: Comment, que je ne dise pas cela?

TOINETTE: H non!

ARGAN: Et pourquoi ne le dirai-je pas?

TOINETTE: On dira que vous ne songez pas ce que vous dites.

ARGAN: On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle excute la parole que j'ai donne.

TOINETTE: Non: je suis sre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN: Je l'y forcerai bien.

TOINETTE: Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN: Elle le fera, ou je la mettrai dans un convent.

TOINETTE: Vous?

ARGAN: Moi.

TOINETTE: Bon.

ARGAN: Comment, "bon"?

TOINETTE: Vous ne la mettrez point dans un convent.

ARGAN: Je ne la mettrai point dans un convent?

TOINETTE: Non.

ARGAN: Non?

TOINETTE: Non.

ARGAN: Ouais! Voici qui est plaisant: je ne mettrai pas ma fille dans un convent, si je veux?

TOINETTE: Non, vous dis-je.

ARGAN: Qui m'en empchera?

TOINETTE: Vous-mme.

ARGAN: Moi?

TOINETTE: Oui: vous n'aurez pas ce cur-l.

ARGAN: Je l'aurai.

TOINETTE: Vous vous moquez.

ARGAN: Je ne me moque point.

TOINETTE: La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN: Elle ne me prendra point.

TOINETTE: Une petite larme ou deux, des bras jets au cou, un "mon petit papa mignon" , prononc tendrement sera assez pour vous toucher.

ARGAN: Tout cela ne fera rien.

TOINETTE: Oui, oui.

ARGAN: Je vous dis que je n'en dmordrai point.

TOINETTE: Bagatelles.

ARGAN: Il ne faut point dire "bagatelles" .

TOINETTE: Mon Dieu! je vous connais, vous tes bon naturellement.

ARGAN, avec emportement: Je ne suis point bon, et je suis mchant quand je veux.

TOINETTE: Doucement, Monsieur: vous ne songez pas que vous tes malade.

ARGAN: Je lui commande absolument de se prparer prendre le mari que je dis.

TOINETTE: Et moi, je lui dfends absolument d'en faire rien.

ARGAN: O est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce l une coquine

de servante de parler de la sorte devant son matre?

TOINETTE: Quand un matre ne songe pas ce qu'il fait, une servante bien sense est en droit de le redresser.

ARGAN court aprs Toinette: Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE se sauve de lui: Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent dshonorer.

ARGAN, en colre, court aprs elle autour de sa chaise, son bton la main: Viens, viens, que je t'apprenne parler.

TOINETTE, courant, et se sauvant du ct de la chaise o n'est pas Argan: Je m'intresse, comme je dois, ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN: Chienne!

TOINETTE: Non, je ne consentirai jamais ce mariage.

ARGAN: Pendarde!

TOINETTE: Je ne veux point qu'elle pouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN: Carogne!

TOINETTE: Et elle m'obira plutt qu' vous.

ARGAN: Anglique, tu ne veux pas m'arrter cette coquine-l?

ANGLIQUE: Eh! mon pre, ne vous faites point malade.

ARGAN: Si tu ne me l'arrtes, je te donnerai ma maldiction.

TOINETTE: Et moi, je la dshriterai, si elle vous obit.

ARGAN se jette dans sa chaise, tant las de courir aprs elle: Ah! ah! je n'en puis plus. Voil pour me faire mourir.

Scne VI

BLINE, ANGLIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN: Ah! ma femme, approchez.

BLINE: Qu'avez-vous, mon pauvre mari?

ARGAN: Venez-vous-en ici mon secours.

BLINE: Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils?

ARGAN: Mamie.

BLINE: Mon ami.

ARGAN: On vient de me mettre en colre!

BLINE: Hlas! pauvre petit mari. Comment donc, mon ami?

ARGAN: Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BLINE: Ne vous passionnez donc point.

ARGAN: Elle m'a fait enrager, mamie.

BLINE: Doucement, mon fils.

ARGAN: Elle a contrecarr, une heure durant, les choses que je veux faire.

BLINE: L, l, tout doux.

ARGAN: Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BLINE: C'est une impertinente.

ARGAN: Vous savez, mon cur, ce qui en est.

BLINE: Oui, mon cur, elle a tort.

ARGAN: Mamour, cette coquine-l me fera mourir.

BLINE: Eh l! Eh l!

ARGAN: Elle est cause de toute la bile que je fais.

BLINE: Ne vous fchez point tant.

ARGAN: Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BLINE: Mon Dieu! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs dfauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualits cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidle; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes prcautions pour les gens que l'on prend. Hol! Toinette.

TOINETTE: Madame.

BLINE: Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colre?

TOINETTE, d'un ton doucereux: Moi, Madame, hlas! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu' complaire Monsieur en toutes choses.

ARGAN: Ah! la tratresse!

TOINETTE: Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus; je lui ai rpondu que je trouvais le parti avantageux pour elle; mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un convent.

BLINE: Il n'y a pas grand mal cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN: Ah! mamour, vous la croyez. C'est une sclrate: elle m'a dit cent insolences.

BLINE: H bien! je vous crois, mon ami. L, remettez-vous. coutez, Toinette, si vous fchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. , donnez-moi son manteau fourr, et des oreillers, que je l'accomode dans sa chaise. Vous voil je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles: il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN: Ah! mamie, que je vous suis oblig de tous les soins que vous prenez de moi!

BLINE, accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan: Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-l de l'autre ct.

Mettons celui-ci derriere votre dos, et cet autre-l pour soutenir votre tte.

TOINETTE, lui mettant rudement un oreiller sur la tte, et puis fuyant: Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN se lve en colre, et jette tous les oreillers Toinette: Ah! coquine, tu veux m'touffer.

BLINE: Eh l, eh l! Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN, tout essouffl, se jette dans sa chaise: Ah, ah, ah! je n'en puis plus.

BLINE: Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN: Vous ne connaissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit mdecines, et de douze lavements, pour rparer tout ceci.

BLINE: L, l, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN: Mamie, vous tes toute ma consolation.

BLINE: Pauvre petit fils.

ARGAN: Pour tcher de reconnatre l'amour que vous me portez, je veux, mon cur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BLINE: Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie: je ne saurais souffrir cette pense; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN: Je vous avais dit de parler pour cela votre notaire.

BLINE: Le voil l-dedans, que j'ai amen avec moi.

ARGAN: Faites-le donc entrer, mamour.

BLINE: Hlas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est gure en tat de songer tout cela.

Scne VII

LE NOTAIRE, BLINE, ARGAN.

ARGAN: Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un sige, s'il vous plat. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous tiez fort honnte homme, et tout fait de ses amis, et je l'ai charge de vous parler pour un testament que je veux faire.

BLINE: Hlas! je ne suis point capable de parler de ces choses-l.

LE NOTAIRE: Elle m'a, Monsieur, expliqu vos intentions, et le dessein o vous tes pour elle; et j'ai vous dire l-dessus que vous ne sauriez rien donner votre femme par votre testament.

ARGAN: Mais pourquoi?

LE NOTAIRE: La coutume y rsiste. Si vous tiez en pays de droit crit, cela se pourrait faire; mais Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du dcs du premier mourant.

ARGAN: Voil une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser une femme dont il est aim tendrement, et qui prend de lui tant de soin. J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE NOTAIRE: Ce n'est point des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire svres l-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficults, et qui sont ignorants des dtours de la conscience. Il y a d'autres personnes consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expdients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent aplanir les difficults d'une affaire, et trouver des moyens d'luder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, o en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilit dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre mtier.

ARGAN: Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous tiez Fort habile, et fort honnte homme. Comment puis-je faire, s'il vous plat, pour lui donner mon bien, et

en frustrer mes enfants?

LE NOTAIRE: Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers cranciers, qui prteront leur nom votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur dclaration que ce qu'ils en ont fait n'a t que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous tes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

BLINE: Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN: Mamie!

BLINE: Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre.

ARGAN: Ma chre femme!

BLINE: La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN: Mamour!

BLINE: Et je suivrai vos pas, pour vous faire connatre la tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN: Mamie, vous me fendez le cur. Consolez-vous, je vous en prie.

LE NOTAIRE: Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore l.

BLINE: Ah! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

ARGAN: Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

LE NOTAIRE: Cela pourra venir encore.

ARGAN: Il faut faire mon testament, mamour, de la faon que Monsieur dit; mais, par prcaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Grante.

BLINE: Non, non, je ne veux point de tout cela! Ah! Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcve?

ARGAN: Vingt mille francs, mamour.

BLINE: Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah! de combien sont les deux billets?

ARGAN: Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BLINE: Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

LE NOTAIRE: Voulez-vous que nous procdions au testament?

ARGAN: Oui, Monsieur; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BLINE: Allons, mon pauvre petit fils.

Scne VIII

ANGLIQUE, TOINETTE.

TOINETTE: Les voil avec un notaire, et j'ai ou parler de testament. Votre belle-mre ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intrts o elle pousse votre pre.

ANGLIQUE: Qu'il dispose de son bien sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon cur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrmit o je suis.

TOINETTE: Moi, vous abandonner? j'aimerais mieux mourir. Votre belle-mre a beau me faire sa confidente, et me vouloir jeter dans ses intrts, je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour elle, et j'ai toujours t de votre parti. Laissez-moi faire:

j'emploierai toute chose pour vous servir. Mais pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre pre et de votre belle-mre.

ANGLIQUE: Tche, je t'en conjure, de faire donner avis Clante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE: Je n'ai personne employer cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coterait pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dpenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard, mais demain, du grand matin, je l'enverrai quérir, et il sera ravi de...

BLINE: Toinette.

TOINETTE: Voil qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

Le thtre change, et reprsente une ville.

PREMIER INTERMDE

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une srnade sa matresse. Il est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colre, et ensuite par le Guet, compos de musiciens et de danseurs.

POLICHINELLE

amour, amour, amour, amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu all mettre dans la cervelle? quoi t'amuses-tu, misrable insens que tu es? Tu quittes le soin de ton ngoce, et tu laisses aller tes affaires l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit; et tout cela pour qui? Pour une dragonne, franche dragonne, une diablesse qui te rembarre, et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point raisonner l-dessus. Tu le veux, amour: il faut tre fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde un homme de mon ge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se dmontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une srnade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses dolances aux gonds

et aux verrous de la porte de sa matresse. Voici de quoi accompagner ma voix.
nuit! chre nuit! Porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

Il chante ces paroles:

Notte e d v'amo e v'adoro,

Cerco un si per mio ristoro;

Ma se voi dite di no,

Bell'ingrata, io morir.

Fra la speranza

S'afflige il cuore,

In lontananza

Consuma l'hore;

Si dolce inganno

Che mi figura

Breve l'affanno

Ahi! Troppo dura!

Cosi per tropp'amar languisco e muoro.

Notte e d v'amo e v'adoro,

Cerco un s per mio ristoro;

Ma se voi dite di no,

Bell'ingrata, io morir.

Se non dormite,

Almen pensate

Alle ferite

Ch'al cuor mi fate;

Deh! Almen fingete,

Per mio conforto,

Se m'uccidete,

D'haver il torto:

Vostra piet mi scemer il martoro.

Notte e d v'amo e v'adoro,

Cerco un s per mio ristoro,

Ma se voi dite di no,

Bell'ingrata, io morir.

Une VIEILLE se prsente la fentre, et rpond au seignor Polichinelle en se moquant de lui.

Zerbinetti, ch'ogn'hor con finti sguardi,

Mentiti desiri,

Fallaci sospiri,

Accenti bugiardi,

Di fede vi pregiate,

Ah! che non m'ingannate,

Che gi so per prova

Ch'in voi non si trova

Constanza ne fede:

Oh! quanto pazza colei che vi crede!

Quei sguardi languidi

Non m'innamorano,

Quei sospir fervidi

Pi non m'inflammanno,

Vel giuro a f.

Zerbino misero,

Del vostro piangere

Il mio cor libero

Vuol sempre ridere,

Credet'a me:

Che gi so per prova

Ch'in voi non si trova

Constanza ne fede:

Oh! quanto pazza colei che vi crede!

VIOLONS

POLICHINELLE

Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix?

VIOLONS

POLICHINELLE

Paix l, taisez-vous, VIOLONS Laissez-moi me plaindre mon aise des cruauts de mon inexorable.

VIOLONS

POLICHINELLE

Taisez-vous vous dis-je. C'est moi qui veux chanter.

VIOLONS

POLICHINELLE

Paix donc.

VIOLONS

POLICHINELLE

Ouais!

VIOLONS

POLICHINELLE

Ahi!

VIOLONS

POLICHINELLE

Est-ce pour rire?

VIOLONS

POLICHINELLE

Ah! que de bruit!

VIOLONS

POLICHINELLE

Le diable vous emporte!

VIOLONS

POLICHINELLE

J'enrage.

VIOLONS

POLICHINELLE

Vous ne vous tairez pas? Ah, Dieu soit lou!

VIOLONS

POLICHINELLE

Encore?

VIOLONS

POLICHINELLE

Peste des violons!

VIOLONS

POLICHINELLE

La sotte musique que voil!

VIOLONS

POLICHINELLE

La, la, la, la, la, la.

VIOLONS

POLICHINELLE

La, la, la, la, la, la.

VIOLONS

POLICHINELLE

La, la, la, la, la, la.

VIOLONS

POLICHINELLE

La, la, la, la, la, la.

VIOLONS

POLICHINELLE

La, la, la, la, la.

VIOLONS

POLICHINELLE, avec un luth, dont il ne joue que des lvres et de la langue, en disant plin, tan, plan, etc.

Par ma foi! cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez. Je vous en prie. Voil le moyen de les faire Taire. La musique est accoutume ne point faire ce qu'on veut. Ho sus, nous! Avant que de chanter, il faut que je prlude un peu, et joue quelque pice, afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voil un temps fcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin tan plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-l. Plin, plan. J'entends du bruit, mettons mon luth contre la porte.

ARCHERS, passant dans la rue, accourent au bruit qu'ils entendent et demandent:

Qui va l, qui va l?

POLICHINELLE

Qui diable est-ce l? Est-ce que c'est la mode de parler en musique?

ARCHERS

Qui va l, qui va l, qui va l?

POLICHINELLE, pouvant.

Moi, moi, moi.

ARCHERS

Qui va l, qui va l? vous dis-je.

POLICHINELLE

Moi, moi, vous dis-je.

ARCHERS

Et qui toi, et qui toi?

POLICHINELLE

Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

ARCHERS

Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE, feignant d'tre bien hardi.

Mon nom est: "va te faire pendre."

ARCHERS

Ici, camarades, ici.

Saisissons l'insolent qui nous rpond ainsi.

ENTRE DE BALLET

Tout le Guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Qui va l?

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Qui sont les coquins que j'entends?

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Euh?

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Hol, mes laquais, mes gens!

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Par la mort!

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Par la sang !

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

J'en jetterai par terre.

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton!

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE

Donnez-moi mon mousqueton.

VIOLONS ET DANSEURS

POLICHINELLE fait semblant de tirer un coup de pistolet.

Poue.

Ils tombent tous et s'enfuient.

POLICHINELLE, en se moquant.

Ah, ah, ah, ah, comme je leur ai donn l'pouvante! Voil de sottes gens d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres. Ma foi! Li n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranch du grand seigneur, et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manqu de me happer. Ah, ah, ah.

Les archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.

ARCHERS

Nous le tenons. nous, camarades, nous:

Dpchez, de la lumire.

BALLET

Tout le Guet vient avec des lanternes.

ARCHERS

Ah, tratre! ah, fripon! C'est donc vous?

Faquin, maraud, pendard, impudent, tmraire,

Insolent, effront, coquin, filou, voleur,

Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE

Messieurs, c'est que j'tais ivre.

ARCHERS

Non, non, bon, point de raison:

Il faut vous apprendre vivre.

En prison, vite, en prison.

POLICHINELLE

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS

En prison.

POLICHINELLE

Je suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS

En prison.

POLICHINELLE

Qu'ai-je fait?

ARCHERS

En prison, vite en prison.

POLICHINELLE

Messieurs, laissez-moi aller.

ARCHERS

Non.

POLICHINELLE

Je vous prie.

ARCHERS

Non.

POLICHINELLE

Eh!

ARCHERS

Non.

POLICHINELLE

De grce.

ARCHERS

Non, non.

POLICHINELLE

Messieurs.

ARCHERS

Non, non, non.

POLICHINELLE

S'il vous plat.

ARCHERS

Non, non.

POLICHINELLE

Par charit.

ARCHERS

Non, non.

POLICHINELLE

Au nom du Ciel!

ARCHERS

Non, non.

POLICHINELLE

Misricorde!

ARCHERS

Non, non, non, point de raison:

Il faut vous apprendre vivre.

En prison vite, en prison.

POLICHINELLE

Eh! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable d'attendrir vos mes?

ARCHERS

Il est ais de nous toucher,

Et nous sommes humains plus qu'on ne saurait croire:

Donnez-nous doucement six pistoles pour boire,

Nous allons vous lcher.

POLICHINELLE

Hlas! Messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sol sur moi.

ARCHERS

Au dfaut de six pistoles,

Choisissez donc sans faon

D'avoir trente croquignoles,

Ou douze coups de bton.

POLICHINELLE

Si c'est une ncessit, et qu'il faille en passer par l, je choisis les croquignoles.

ARCHERS

Allons, prparez-vous,

Et comptez bien les coups.

BALLET

Les Archers danseurs lui donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE

Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize, et quatorze, et quinze.

ARCHERS

Ah, ah! vous en voulez passer:

Allons, c'est recommencer.

POLICHINELLE

Ah! Messieurs, ma pauvre tte n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de btons que de recommencer.

ARCHERS

Soit! puisque le bton est pour vous plus charmant,

Vous aurez contentement.

BALLET

Les Archers danseurs lui donnent des coups de btons en cadence.

POLICHINELLE

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah, je n'y saurais plus rsister. Tenez, Messieurs, voil six pistoles que je vous donne.

ARCHERS

Ah, l'honnte homme! Ah, l'me noble et belle!

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE

Messieurs, je vous donne le bonsoir.

ARCHERS

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE

Votre serviteur.

ARCHERS

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE

Trs humble valet.

ARCHERS

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE

Jusqu'au revoir.

BALLET

Ils dansent tous, en rjouissance de l'argent qu'ils ont reu.

Le thtre change et reprsente encore une chambre.

ACTE II

Scne premiere

TOINETTE, CLANTE.

TOINETTE: Que demandez-vous, Monsieur?

CLANTE: Ce que je demande?

TOINETTE: Ah, ah, c'est vous? Quelle surprise et que venez-vous faire cans?

CLANTE: Savoir ma destine, parler l'aimable Anglique, consulter les sentiments de son cur, et lui demander ses rsolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

TOINETTE: Oui, mais on ne parle pas comme cela de but en blanc Anglique: il faut des mystres, et l'on vous a dit l'troite garde o elle est retenue, qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler personne, et que ce ne fut que la curiosit d'une vieille tante qui nous fit accorder la libert d'aller cette comdie qui donna lieu la naissance de votre passion; et nous nous sommes bien gardes de parler de cette aventure.

CLANTE: Aussi ne viens-je pas ici comme Clante et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son matre de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie sa place.

TOINETTE: Voici son pre. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous tes l.

Scne II

ARGAN, TOINETTE, CLANTE.

ARGAN: Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre, douze alles, et douze venues; mais j'ai oubli lui demander si c'est en long, ou en large.

TOINETTE: Monsieur, voil un.

ARGAN: Parle bas, pendarde: tu viens m'branler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut des malades.

TOINETTE: Je voulais vous dire, Monsieur.

ARGAN: Parle bas, te dis-je.

TOINETTE: Monsieur.

Elle fait semblant de parler.

ARGAN: Eh?

TOINETTE: Je vous dis que.

Elle fait semblant de parler.

ARGAN: Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, haut: Je dis que voil un homme qui veut parler vous.

ARGAN: Qu'il vienne.

Toinette fait signe Clante d'avancer.

CLANTE: Monsieur.

TOINETTE, raillant: Ne parlez pas si haut, de peur d'branler le cerveau de Monsieur.

CLANTE: Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, feignant d'tre en colre: Comment "qu'il se porte mieux"? Cela est faux: Monsieur se porte toujours mal.

CLANTE: J'ai ou dire que Monsieur tait mieux, et je lui trouve bon visage.

TOINETTE: Que voulez-vous dire avec votre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il tait mieux. Il ne s'est jamais si mal port.

ARGAN: Elle a raison.

TOINETTE: Il marche, dort, mange, et boit tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN: Cela est vrai.

CLANTE: Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître chanter de Mademoiselle votre fille. Il s'est vu obligé d'aller la campagne pour quelques jours; et comme son ami intime, il m'envoie sa place, pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vint oublier ce qu'elle sait déjà.

ARGAN: Fort bien. Appelez Anglique.

TOINETTE: Je crois, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur sa chambre.

ARGAN: Non; faites-la venir.

TOINETTE: Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN: Si fait, si fait.

TOINETTE: Monsieur, cela ne fera que vous tourdir, et il ne faut rien pour vous mouvoir en l'état où vous êtes, et vous branler le cerveau.

ARGAN: Point, point: j'aime la musique, et je serai bien aise de. Ah! là voici. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

Scène III

ARGAN, ANGLIQUE, CLANTE.

ARGAN: Venez, ma fille: votre maître de musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoie sa place pour vous montrer.

ANGLIQUE: Ah, Ciel!

ARGAN: Qu'est-ce? d'où vient cette surprise?

ANGLIQUE: C'est...

ARGAN: Quoi? qui vous meut de la sorte?

ANGLIQUE: C'est, mon pre, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

ARGAN: Comment?

ANGLIQUE: J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme Monsieur s'est présentée moi, qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étais; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

CLANTE: Ce n'est pas très malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant, et mon bonheur serait grand sans doute si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour.

Scène IV

TOINETTE, CLANTE, ANGLIQUE, ARGAN.

TOINETTE, par dérision: Ma foi, Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dis de tout ce que je disais hier. Voici Monsieur Diafoirus le père, et Monsieur Diafoirus le fils, qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde, et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et votre fille va être charmée de lui.

ARGAN, Clante, qui feint de vouloir s'en aller: Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

CLANTE: C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

ARGAN: C'est le fils d'un habile médecin, et le mariage se fera dans quatre jours.

CLANTE: Fort bien.

ARGAN: Mandez-le un peu son maître de musique, afin qu'il se trouve la noce.

CLANTE: Je n'y manquerai pas.

ARGAN: Je vous y prie aussi.

CLANTE: Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE: Allons, qu'on se range, les voici.

Scne V

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, CLANTE, ANGLIQUE, TOINETTE.

ARGAN, mettant la main son bonnet sans l'inter: Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN: Je reçois, Monsieur. Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Nous venons ici, Monsieur.

ARGAN: Avec beaucoup de joie.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Mon fils Thomas, et moi.

ARGAN: L'honneur que vous me faites.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Vous témoigner, Monsieur.

ARGAN: Et j'aurais souhaité.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Le ravissement où nous sommes.

ARGAN: De pouvoir aller chez vous.

MONSIEUR DIAFOIRUS: De la grâce que vous nous faites.

ARGAN: Pour vous en assurer.

MONSIEUR DIAFOIRUS: De vouloir bien nous recevoir.

ARGAN: Mais vous savez, Monsieur.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Dans l'honneur, Monsieur.

ARGAN: Ce que c'est qu'un pauvre malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS: De votre alliance.

ARGAN: Qui ne peut faire autre chose.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Et vous assurer.

ARGAN: Que de vous dire ici.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Que dans les choses qui dpendront de notre mtier.

ARGAN: Qu'il cherchera toutes les occasions.

MONSIEUR DIAFOIRUS: De mme qu'en toute autre.

ARGAN: De vous faire connatre, Monsieur.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Nous serons toujours prts, Monsieur.

ARGAN: Qu'il est tout votre service.

MONSIEUR DIAFOIRUS: vous tmoigner notre zle. (Il se retourne vers son fils, et lui dit.) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS est un grand bent, nouvellement sorti des coles, qui fait toutes choses de mauvaise grce et contretemps: N'est-ce pas par le pre qu'il convient commencer?

MONSIEUR DIAFOIRUS: Oui.

THOMAS DIAFOIRUS: Monsieur, je viens saluer, reconnatre, chrir, et rvrer en vous un second pre; mais un second pre auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendr; mais vous m'avez choisi. Il m'a reu par ncessit, mais vous m'avez accept par grce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps, mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volont; et d'autant plus que les facults spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens prcieuse cette future filiation,

dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les trs humbles et trs respectueux hommages.

TOINETTE: Vivent les collges, d'o l'on sort si habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS: Cela a-t-il bien t, mon pre?

MONSIEUR DIAFOIRUS: Optime.

ARGAN, Anglique: Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS: Baiserai-je?

MONSIEUR DIAFOIRUS: Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, Anglique: Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concd le nom de belle-mre, puisque l'on.

ARGAN: Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS: O donc est-elle?

ARGAN: Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS: Attendrai-je, mon pre, qu'elle soit venue?

MONSIEUR DIAFOIRUS: Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS: Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venoit tre claire des rayons du soleil: tout de mme me sens-je anim d'un doux transport l'apparition du soleil de vos beaults. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nomme hliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son ple unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui l'autel de vos charmes l'offrande de ce cur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire, que d'tre toute sa vie, Mademoiselle, votre trs humble, trs obissant, et trs fidle serviteur, et mari.

TOINETTE, en le raillant: Voil ce que c'est que d'tudier, on apprend dire de belles choses.

ARGAN: Eh! que dites-vous de cela?

CLANTE: Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon mdecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir tre de ses malades.

TOINETTE: Assurment. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN: Allons vite ma chaise, et des siges tout le monde. Mettez-vous l, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pre, Mais je puis dire que j'ai sujet d'tre content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garon qui n'a point de mchancet. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par l que j'ai toujours bien augur de sa judiciaire, qualitt requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il tait petit, il n'a jamais t ce qu'on appelle mivre et veill. On le voyait toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde lui apprendre lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. "Bon, disais-je en moi-mme, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits; on grave sur le marbre bien plus malaisment que sur le sable; mais les choses y sont conservees bien plus longtemps, et cette lenteur comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement venir." Lorsque je l'envoyai au collge, il trouva de la peine; mais il se raidissait contre les difficults, et ses rgents se louaient toujours moi de son assiduit, et de son travail. Enfin, force de battre le fer, il en est venu glorieusement avoir ses licences; et je puis dire sans vanit que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre cole. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte o il n'aille argumenter outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne dmord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose ce qui me plat en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglment aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni couter les raisons et les expriences des prtendues dcouvertes de notre sicle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de mme farine.

THOMAS DIAFOIRUS. Il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente Anglique: J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGLIQUE: Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas ces choses-là.

TOINETTE: Donnez, donnez, elle est toujours bonne prendre pour l'image; cela servira parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS: Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE: Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie leurs matresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN: N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

MONSIEUR DIAFOIRUS: vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez répondu de vos actions personne; et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE: Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guériez: vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes; c'est eux guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Cela est vrai. On n'est obligé qu' de traiter les gens dans les formes.

ARGAN, Clante: Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLANTE: J'attendais vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGLIQUE: Moi?

CLANTE: Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter. Je n'ai pas une voix à chanter; mais ici il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la nécessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN: Les vers en sont-ils beaux?

CLANTE: C'est proprement ici un petit opéra impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

ARGAN: Fort bien. continuons.

CLANTE, sous le nom d'un berger, explique sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un l'autre en chantant: Voici le sujet de la scène. Un berger était attentif aux beautés d'un spectacle, qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit ses pas. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe que tous les hommes doivent honorer; et après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient la bergère, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. "Hlas! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable? Et quel inhumain, quel barbare ne serait touché par de telles larmes?" Il prend soin de les arrêter, ces larmes, qu'il trouve si belles; et l'aimable bergère prend soin en même temps de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre, et si passionnée, que le berger n'y peut résister; et chaque mot, chaque regard, est un

trait plein de flamme, dont son cur se sent pñtr. "Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mriter les aimables paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudrait-on pas faire, quels services, quels dangers, ne serait-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une me si reconnaissante?" Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le spare de son adorable bergre; et de cette premiere vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs annes peut avoir de plus violent. Le voil aussitt sentir tous les maux de l'absence, et il est tourment de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve, nuit et jour, une si chre ide; mais la grande contrainte o l'on tient sa bergre lui en te tous les moyens. La violence de sa passion le fait rsoudre demander en mariage l'adorable beaut sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le mme temps on l'avertit que le pre de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en clbrer la crmonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cur de ce triste berger. Le voil accabl d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable ide de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; et son amour au dsespoir lui fait trouver un moyen de s'introduire dans la maison de sa bergre, pour apprendre ses sentiments et savoir d'elle la destine laquelle il doit se rsoudre. Il y rencontre les appts de tout ce qu'il craint; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pre propose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprs de l'aimable bergre, ainsi qu'auprs d'une conquete qui lui est assure; et cette vue le remplit d'une colre, dont il a peine se rendre le matre. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore; et son respect, et la prsence de son pre l'empchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige lui parler ainsi (Il chante):

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir;

Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos penses.

Apprenez-moi ma destine:

Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGLIQUE rpond en chantant.

Vous me voyez, Tircis, triste et mlancolique,

Aux apprts de l'hymen dont vous vous alarmez:

Je lve au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,

C'est vous en dire assez.

ARGAN: Ouais! je ne croyais pas que ma fille ft si habile que de chanter ainsi livre ouvert, sans hsiter.

CLANTE

Hlas! belle Philis,

Se pourrait-il que l'amoureux Tircis

Et assez de bonheur,

Pour avoir quelque place dans votre cur?

ANGLIQUE

Je ne m'en dfends point dans cette peine extrme:

Oui, Tircis, je vous aime.

CLANTE

parole pleine d'appas!

Ai-je bien entendu, hlas!

Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGLIQUE

Oui, Tircis, je vous aime.

CLANTE

De grce, encor, Philis.

ANGLIQUE

Je vous aime.

CLANTE

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGLIQUE

Je vous aime, je vous aime,

Oui, Tircis, je vous aime.

CLANTE

Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,

Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?

Mais, Philis, une pense

Vient troubler ce doux transport:

Un rival, un rival.

ANGLIQUE

Ah! je le hais plus que la mort;

Et sa prsence, ainsi qu' vous,

M'est un cruel supplice.

CLANTE

Mais un pre ses vux vous veut assujettir.

ANGLIQUE

Plutt, plutt mourir,

Que de jamais y consentir;

Plutt, plutt mourir, plutt mourir.

ARGAN: Et que dit le pre tout cela?

CLANTE: Il ne dit rien.

ARGAN: Voil un sot pre que ce pre-l, de souffrir toutes ces sottises-l sans rien dire.

CLANTE

Ah! mon amour.

ARGAN: Non, non, en voil assez. Cette comdie-l est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergre Philis une impudente, de parler de la sorte devant son pre. Montrez-moi ce papier. Ha, ha. O sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a l que de la musique crite?

CLANTE: Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouv depuis peu l'invention d'crire les paroles avec les notes mmes?

ARGAN: Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passs de votre impertinent d'opra.

CLANTE: J'ai cru vous divertir.

ARGAN: Les sottises ne divertissent point. Ah! voici ma femme.

Scne VI

BLINE, ARGAN, TOINETTE, ANGLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

ARGAN: Mamour, voil le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS commence un compliment qu'il avait tudi, et la mmoire lui manquant, il ne peut le continuer: Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concd le nom de belle-mre, puisque l'on voit sur votre visage.

BLINE: Monsieur, je suis ravie d'tre venue ici propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS: Puisque l'on voit sur votre visage. Puisque l'on voit sur

votre visage. Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma priode, et cela m'a troublé la mémoire.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN: Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE: Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pré, la statue de Memnon, et la fleur nommée héliotrope.

ARGAN: Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme votre mari.

ANGLIQUE: Mon père.

ARGAN: Hé bien! "Mon père"? Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGLIQUE: De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre cette inclination si nécessaire composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS: Quant moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGLIQUE: Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre manière n'a pas encore fait assez d'impression dans mon cœur.

ARGAN: Hé bien, bien! cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGLIQUE: Eh! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS: Négocium consequentiam, Mademoiselle, et je puis être honnête homme et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGLIQUE: C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS: Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coutume tait d'enlever par force de la maison des pres Les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblt pas que ce ft de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGLIQUE: Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point ncessaires dans notre sicle; et quand un mariage nous plat, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y trane. Donnez-vous patience: si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS: Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intrts de mon amour exclusivement.

ANGLIQUE: Mais la grande marque d'amour, c'est d'tre soumis aux volonts de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS: Distinguo, Mademoiselle: dans ce qui ne regarde point sa possession, concedo; mais dans ce qui la regarde, nego.

TOINETTE: Vous avez beau raisonner: Monsieur est frais moulu du collge, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant rsister, et refuser la gloire d'tre attache au corps de la facult?

BLINE: Elle a peut-tre quelque inclination en tte.

ANGLIQUE: Si j'en avais, Madame, elle serait telle que la raison et l'honntet pourraient me la permettre.

ARGAN: Ouais! Je joue ici un plaisant personnage.

BLINE: Si j'tais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point se marier, et je sais bien ce que je ferais.

ANGLIQUE: Je sais, Madame, ce que vous voulez dire, et les bonts que vous avez pour moi; mais peut-tre que vos conseils ne seront pas assez heureux pour tre excuts.

BLINE: C'est que les filles bien sages et bien honntes, comme vous, se moquent d'tre obissantes, et soumises aux volonts de leurs pres. Cela tait bon autrefois.

ANGLIQUE: Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les lois ne

l'tendent point toutes sortes de choses.

BLINE: C'est--dire que vos pensees ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un poux votre fantaisie.

ANGLIQUE: Si mon pre ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer en pouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN: Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGLIQUE: Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer vritablement, et qui prtends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque prcaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents, et se mettre en tat de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur intrt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles pousent, et courent sans scrupule de mari en mari, pour s'approprier leurs dpouilles. Ces personnes-l, la vrit, n'y cherchent pas tant de faons, et regardent peu la personne.

BLINE: Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par l.

ANGLIQUE: Moi, Madame, que voudrais-je dire que ce que je dis?

BLINE: Vous tes si sottte, mamie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.

ANGLIQUE: Vous voudriez bien, Madame, m'obliger vous rpondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BLINE: Il n'est rien d'gal votre insolence.

ANGLIQUE: Non, Madame, vous avez beau dire.

BLINE: Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente prsomption qui fait hausser les paules tout le monde.

ANGLIQUE: Tout cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sage en dpit de vous; et pour vous ter l'esprance de pouvoir russir dans ce que vous voulez, je vais m'ter de votre vue.

ARGAN: coute, il n'y a point de milieu cela: choisis d'pouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BLINE: Je suis fche de vous quitter, mon fils, mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientt.

ARGAN: Allez, mamour, et passez chez votre notaire, afin qu'il expdie ce que vous savez.

BLINE: Adieu, mon petit ami.

ARGAN: Adieu, mamie. Voil une femme qui m'aime. cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Nous allons, Monsieur, prendre cong de vous.

ARGAN: Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DIAFOIRUS lui tte le poul: Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son poul. Quid dicis?

THOMAS DIAFOIRUS: Dico que le poul de Monsieur est le poul d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Bon.

THOMAS DIAFOIRUS: Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS: Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Bene.

THOMAS DIAFOIRUS: Et mme un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Optime.

THOMAS DIAFOIRUS: Ce qui marque une intemprie dans le parenchyme splnique, c'est--dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Fort bien.

ARGAN: Non: Monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Eh! oui: qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, cause de l'troite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du vas breve du pylore, et souvent des mats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rti?

ARGAN: Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS: Eh! oui: rti, bouilli, mme chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez tre en de meilleures mains.

ARGAN: Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un uf?

MONSIEUR DIAFOIRUS: Six, huit, dix, par les nombres pairs; comme dans les mdicaments, par les nombres impairs.

ARGAN: Jusqu'au revoir, Monsieur.

Scne VII

BLINE, ARGAN.

BLINE: Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Anglique, j'ai vu un jeune homme avec elle, qui s'est sauv d'abord qu'il m'a vue.

ARGAN: Un jeune homme avec ma fille?

BLINE: Oui. Votre petite fille Louison tait avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN: Envoyez-la ici, mamour, envoyez-la ici. Ah, l'effronte! je ne m'tonne plus de sa rsistance.

Scne VIII

LOUISON, ARGAN.

LOUISON: Qu'est-ce que vous voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN: Oui, venez , avancez l. Tournez-vous, levez les yeux, regardez-moi. Eh!

LOUISON: Quoi, mon papa?

ARGAN: L.

LOUISON: Quoi?

ARGAN: N'avez-vous rien me dire?

LOUISON: Je vous dirai, si vous voulez, pour vous dsennuyer, le conte de Peau d'ne, ou bien la fable du corbeau et du renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN: Ce n'est pas l ce que je demande.

LOUISON: Quoi donc?

ARGAN: Ah! ruse, vous savez bien ce que je veux dire.

LOUISON: Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN: Est-ce l comme vous m'obissez?

LOUISON: Quoi?

ARGAN: Ne vous ai-je pas recommand de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON: Oui, mon papa.

ARGAN: L'avez-vous fait?

LOUISON: Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

ARGAN: Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui?

LOUISON: Non, mon papa.

ARGAN: Non?

LOUISON: Non, mon papa.

ARGAN: Assurment?

LOUISON: Assurment.

ARGAN: Oh ! je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

Il va prendre une poigne de verges.

LOUISON: Ah! mon papa.

ARGAN: Ah, ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sur?

LOUISON: Mon papa.

ARGAN: Voici qui vous apprendra mentir.

LOUISON se jette genoux: Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sur m'avait dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN: Il faut premirement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis aprs nous verrons au reste.

LOUISON: Pardon, mon papa.

ARGAN: Non, non.

LOUISON: Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN: Vous l'aurez.

LOUISON: Au nom de Dieu! mon papa, que je ne l'aie pas.

ARGAN, la prenant pour la fouetter: Allons, allons.

LOUISON: Ah! mon papa, vous m'avez blesse, attendez: je suis morte.

Elle contrefait la morte.

ARGAN: Hol! Qu'est-ce l? Louison, Louison. Ah, mon Dieu! Louison. Ah! ma fille! Ah! malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misrable? Ah! chiennes

de verges. La peste soit des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOUISON: L, l, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout fait.

ARGAN: Voyez-vous la petite ruse? Oh , ! je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

LOUISON: Ho! oui, mon papa.

ARGAN: Prenez-y bien garde au moins, car voil un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON: Mais, mon papa, ne dites pas ma sur que je vous l'ai dit.

ARGAN: Non, non.

LOUISON: C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sur comme j'y tais.

ARGAN: H bien?

LOUISON: Je lui ai demand ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il tait son matre chanter.

ARGAN: Hon, hon. Voil l'affaire. H bien?

LOUISON: Ma sur est venue aprs.

ARGAN: H bien?

LOUISON: Elle lui a dit: "sortez, sortez, sortez, mon Dieu! sortez; vous me mettez au dsespoir".

ARGAN: H bien?

LOUISON: Et lui, il ne voulait pas sortir.

ARGAN: Qu'est-ce qu'il lui disait?

LOUISON: Il lui disait je ne sais combien de choses.

ARGAN: Et quoi encore?

LOUISON: Il lui disait tout ci, tout , qu'il l'aimait bien, et qu'elle tait la plus belle du monde.

ARGAN: Et puis aprs?

LOUISON: Et puis aprs, il se mettait genoux devant elle.

ARGAN: Et puis aprs?

LOUISON: Et puis aprs, il lui baisait les mains.

ARGAN: Et puis aprs?

LOUISON: Et puis aprs, ma belle-maman est venue la porte, et il s'est enfui.

ARGAN: Il n'y a point autre chose?

LOUISON: Non, mon papa.

ARGAN: Voil mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (Il met son doigt son oreille.) Attendez. Eh! ah, ah! oui? Oh, oh! voil mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON: Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN: Prenez garde.

LOUISON: Non, mon papa, ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN: Oh bien, bien! nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde tout: allez. Ah! il n'y a plus d'enfants. Ah! que d'affaires! je n'ai pas seulement le loisir de songer ma maladie. En vrit, je n'en puis plus.

Il se remet dans sa chaise.

Scne IX

BRALDE, ARGAN.

BRALDE: H bien! mon frre, qu'est-ce? comment vous portez-vous?

ARGAN: Ah! mon frere, fort mal.

BRALDE: Comment "fort mal"?

ARGAN: Oui, je suis dans une faiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BRALDE: Voil qui est fcheux.

ARGAN: Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

BRALDE: J'tais venu ici, mon frere, vous proposer un parti pour ma nice Anglique.

ARGAN, parlant avec emportement, et se levant de sa chaise: Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-l. C'est une friponne, une impertinente, une effronte, que je mettrai dans un convent avant qu'il soit deux jours.

BRALDE: Ah! voil qui est bien: je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ! nous parlerons d'affaires tantt. Je vous amne ici un divertissement, que j'ai rencontr, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'me mieux dispose aux choses que nous avons dire. Ce sont des gyptiens, vtus en Mores, qui font des danses mles de chansons, o je suis sr que vous prendrez plaisir; et cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

SECOND INTERMDE

Le frere du Malade imaginaire lui amne, pour le divertir, plusieurs gyptiens et gyptiennes, vtus en Mores, qui font des danses entremles de chansons.

PREMIERE FEMME MORE

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Donnez-vous la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,

Sans l'amoureuse flamme,

Pour contenter une me

N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Donnez-vous la tendresse.

Ne perdez point ces prcieux moments:

La beaut passe,

Le temps l'efface,

L'ge de glace

Vient sa place,

Qui nous te le got de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Aimable jeunesse;

Profitez du printemps

De vos beaux ans,

Donnez-vous la tendresse.

SECONDE FEMME MORE

Quand d'aimer on nous presse,

quoi songez-vous?

Nos cours, dans la jeunesse,

N'ont vers la tendresse

Qu'un penchant trop doux;

L'amour a pour nous prendre

De si doux attraits,

Que de soi, sans attendre,

On voudrait se rendre

ses premiers traits:

Mais tout ce qu'on coute

Des vives douleurs

Et des pleurs

Qu'il nous cote

Fait qu'on en redoute

Toutes les douceurs.

TROISIME FEMME MORE

Il est doux, notre ge,

D'aimer tendrement

Un amant

Qui s'engage:

Mais s'il est volage,

Hlas! quel tourment!

QUATRIME FEMME MORE

L'amant qui se dgage

N'est pas le malheur;

La douleur

Et la rage,

C'est que le volage

Garde notre cur.

SECONDE FEMME MORE

Quel parti faut-il prendre

Pour nos jeunes cours?

QUATRIME FEMME MORE

Devons-nous nous y rendre

Malgr ses rigueurs?

ENSEMBLE

Oui, suivons ses ardeurs,

Ses transports, ses caprices,

Ses douces langueurs;

S'il a quelques supplices,

Il a cent dlices

Qui charment les cours.

ENTRE de ballet

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amens avec eux.

Acte III

Scne premiere

BRALDE, ARGAN, TOINETTE.

BRALDE: H bien! mon frre, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE: Hon, de bonne casse est bonne.

BRALDE: Oh ! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN: Un peu de patience, mon frre, je vais revenir.

TOINETTE: Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bton.

ARGAN: Tu as raison.

Scne II

BRALDE, TOINETTE.

TOINETTE: N'abandonnez pas, s'il vous plat, les intrts de votre nice.

BRALDE: J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE: Il faut absolument empcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avais song en moi-mme que 'aurait t une bonne affaire de

pouvoir introduire ici un mdecin notre poste, pour le dgoter de son Monsieur Purgon, et lui dcrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai rsolu de jouer un tour de ma tte.

BRALDE: Comment?

TOINETTE: C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-tre plus heureux que sage. Laissez-moi faire; agissez de votre ct. Voici notre homme.

Scne III

ARGAN, BRALDE.

BRALDE: Vous voulez bien, mon frre, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point chauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN: Voil qui est fait.

BRALDE: De rpondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN: Oui.

BRALDE: Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons parler, avec un esprit dtach de toute passion.

ARGAN: Mon Dieu! oui. Voil bien du prambule.

BRALDE: D'o vient, mon frre, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'o vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un convent?

ARGAN: D'o vient, mon frre, que je suis matre dans ma famille pour faire ce que bon me semble?

BRALDE: Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous dfaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charit, elle ne ft ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN: Oh ! nous y voici. Voil d'abord la pauvre femme en jeu: c'est elle qui fait

tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BRALDE: Non, mon frere; laissons-la l: c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est dtache de toute sorte d'intrt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bont qui n'est pas concevable: cela est certain. N'en parlons point, et revenons votre fille. Sur quelle pense, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un mdecin?

ARGAN: Sur la pense, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BRALDE: Ce n'est point l, mon frere, le fait de votre fille, et il se prsente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN: Oui, mais celui-ci, mon frere, est plus sortable pour moi.

BRALDE: Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il tre, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN: Il doit tre, mon frere, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BRALDE: Par cette raison-l, si votre petite tait grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire?

ARGAN: Pourquoi non?

BRALDE: Est-il possible que vous serez toujours embguin de vos apothicaires et de vos mdecins, et que vous vouliez tre malade en dpit des gens et de la nature?

ARGAN: Comment l'entendez-vous, mon frere?

BRALDE: J'entends, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien compos, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore gter la bont de votre temperament, et que vous n'etes point crev de toutes les mdecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN: Mais savez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve, et que Monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il tait seulement trois jours sans

prendre soin de moi?

BRALDE: Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN: Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point la medecine?

BRALDE: Non, mon frere, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit necessaire d'y croire.

ARGAN: Quoi? vous ne tenez pas veritable une chose tablie par tout le monde, et que tous les siecles ont revue?

BRALDE: Bien loin de la tenir veritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes; et regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut meler d'en guir un autre.

ARGAN: Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puisse guir un autre?

BRALDE: Par la raison, mon frere, que les ressorts de notre machine sont des mystres, jusques ici, o les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop pais pour y connatre quelque chose.

ARGAN: Les medecins ne savent donc rien, votre compte?

BRALDE: Si fait, mon frere. Ils savent la plupart de fort belles humanits, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les definir et les diviser; mais, pour ce qui est de les guir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN: Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matiere, les medecins en savent plus que les autres.

BRALDE: Ils savent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne guir pas de grand-chose; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un specieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN: Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que

vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux mdecins.

BRALDE: C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vrit de leur art.

ARGAN: Mais il faut bien que les mdecins croient leur art vritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mmes.

BRALDE: C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y tre. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse: c'est un homme tout mdecin, depuis la tte jusqu'aux pieds; un homme qui croit ses rgles plus qu' toutes les dmonstrations des mathmatiques, et qui croirait du crime les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la mdecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une imptuosit de prvention, une raideur de confiance, une brutalit de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignes, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire: c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expdiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait sa femme et ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait lui-mme.

ARGAN: C'est que vous avez, mon frre, une dent de lait contre lui. Mais enfin venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BRALDE: Rien, mon frre.

ARGAN: Rien?

BRALDE: Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-mme, quand nous la laissons faire, se tire doucement du dsordre o elle est tombe. C'est notre iniquitude, c'est notre impatience qui gte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN: Mais il faut demeurer d'accord, mon frre, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BRALDE: Mon Dieu! mon frre, ce sont pures ides, dont nous aimons nous repatre; et, de tout temps, il s'est gliss parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait souhaiter qu'elles fussent vritables. Lorsqu'un mdecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rtablir et de la

remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour tendre la vie de longues années: il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez la vérité et l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir eus.

ARGAN: C'est--dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BRALDE: Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler: les plus habiles gens du monde; voyez-les faire: les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN: Hoy! Vous êtes un grand docteur, ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs pour rembarquer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BRALDE: Moi, mon frère, je ne prends point tâche de combattre la médecine; et chacun, ses prières et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir sur ce chapitre quelque-une des comédies de Molière.

ARGAN: C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BRALDE: Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN: C'est bien lui faire de se mêler de contrôler la médecine; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là.

BRALDE: Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN: Par la mort non de diable! Si j'étais que des médecins, je me vengerais de

son impertinence; et quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais: "crève, crève! cela t'apprendra une autre fois te jouer la Faculté".

BRALDE: Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN: Oui, c'est un malade, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BRALDE: Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN: Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BRALDE: Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN: Les sottes raisons que voilà! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BRALDE: Je le veux bien, mon frère; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un convent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

Scène IV

MONSIEUR FLEURANT, une seringue à la main; ARGAN, BRALDE.

ARGAN: Ah! mon frère, avec votre permission.

BRALDE: Comment? que voulez-vous faire?

ARGAN: Prendre ce petit lavement-là; ce sera bientôt fait.

BRALDE: Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez tre un moment sans lavement ou sans mdecine? Remettez cela une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN: Monsieur Fleurant, ce soir, ou demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, Bralde: De quoi vous mlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la mdecine, et d'empcher Monsieur de prendre mon clystre? Vous tes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-l!

BRALDE: Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutum de parler des visages.

MONSIEUR FLEURANT: On ne doit point ainsi se jouer des remdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire Monsieur Purgon comme on m'a empch d'excuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez.

ARGAN: Mon frre, vous serez cause ici de quelque malheur.

BRALDE: Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonn. Encore un coup, mon frre, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous gurir de la maladie des mdecins, et que vous vouliez tre, toute votre vie, enseveli dans leurs remdes?

ARGAN: Mon Dieu! mon frre, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais, si vous tiez ma place, vous changeriez bien de langage. Il est ais de parler contre la mdecine quand on est en pleine sant.

BRALDE: Mais quel mal avez-vous?

ARGAN: Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voici Monsieur Purgon.

Scne V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BRALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON: Je viens d'apprendre l-bas, la porte, de jolies nouvelles:

qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN: Monsieur, ce n'est pas.

MONSIEUR PURGON: Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE: Cela est pouvantable.

MONSIEUR PURGON: Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN: Ce n'est pas moi.

MONSIEUR PURGON: Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE: Il a tort.

MONSIEUR PURGON: Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN: Mon frère.

MONSIEUR PURGON: Le renvoyer avec mépris!

ARGAN: C'est lui.

MONSIEUR PURGON: C'est une action exorbitante.

TOINETTE: Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON: Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN: Il est cause.

MONSIEUR PURGON: Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE: Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON: Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN: C'est mon frère.

MONSIEUR PURGON: Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE: Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON: Et que, pour finir toute liaison avec vous, voil la donation que je faisais mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN: C'est mon frre qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON: Mpriser mon clystre!

ARGAN: Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON: Je vous aurais tir d'affaire avant qu'il ft peu.

TOINETTE: Il ne le mrite pas.

MONSIEUR PURGON: J'allais nettoyer votre corps et en vacuer entirement les mauvaises humeurs.

ARGAN: Ah, mon frre!

MONSIEUR PURGON: Et je ne voulais plus qu'une douzaine de mdecines, pour vuidier le fond du sac.

TOINETTE: Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON: Mais puisque vous n'avez pas voulu gurir par mes mains,

ARGAN: Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON: Puisque vous vous tes soustrait de l'obissance que l'on doit son mdecin,

TOINETTE: Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON: Puisque vous vous tes dclar rebelle aux remdes que je vous ordonnais,

ARGAN: H! point du tout.

MONSIEUR PURGON: J'ai vous dire que je vous abandonne votre mauvaise constitution, l'intemprie de vos entrailles, la corruption de votre sang, l'cret de votre bile et la fculence de vos humeurs.

TOINETTE: C'est fort bien fait.

ARGAN: Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON: Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un tat incurable.

ARGAN: Ah, misricorde!

MONSIEUR PURGON: Que vous tombiez dans la bradypepsie,

ARGAN: Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON: De la bradypepsie dans la dyspepsie,

ARGAN: Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON: De la dyspepsie dans l'apepsie,

ARGAN: Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON: De l'apepsie dans la lienterie,

ARGAN: Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON: De la lienterie dans la dyssenterie,

ARGAN: Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON: De la dyssenterie dans l'hydropisie,

ARGAN: Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON: Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, o vous aura conduit votre folie.

Scne VI

ARGAN, BRALDE.

ARGAN: Ah, mon Dieu! je suis mort. Mon frre, vous m'avez perdu.

BRALDE: Quoi? qu'y a-t-il?

ARGAN: Je n'en puis plus. Je sens dj que la mdecine se venge.

BRALDE: Ma foi! mon frre, vous tes fou, et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vt faire ce que vous faites. Ttez-vous un peu, je vous prie, revenez vous-mme, et ne donnez point tant votre imagination.

ARGAN: Vous voyez, mon frre, les tranges maladies dont il m'a menac.

BRALDE: Le simple homme que vous tes!

ARGAN: Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BRALDE: Et ce qu'il dit, que fait-il la chose? Est-ce un oracle qui a parl? Il semble, vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorit suprme, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plat. Songez que les principes de votre vie sont en vous-mme, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, vous dfaire des mdecins, ou, si vous tes n ne pouvoir vous en passer, il est ais d'en avoir un autre, avec lequel, mon frre, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN: Ah! mon frre, il sait tout mon temperament et la manire dont il faut me gouverner.

BRALDE: Il faut vous avouer que vous tes un homme d'une grande prvention, et que vous voyez les choses avec d'tranges yeux.

Scne VII

TOINETTE, ARGAN, BRALDE.

TOINETTE: Monsieur, voil un mdecin qui demande vous voir.

ARGAN: Et quel mdecin?

TOINETTE: Un mdecin de la mdecine.

ARGAN: Je te demande qui il est.

TOINETTE: Je ne le connais pas; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau, et si je n'tais s're que ma mre tait honnte femme, je dirais que ce serait quelque petit fr're qu'elle m'aurait donn depuis le tr'pas de mon pre.

ARGAN: Fais-le venir.

BRALDE: Vous tes servi souhait: un mdecin vous quitte, un autre se pr'sente.

ARGAN: J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BRALDE: Encore! vous en revenez toujours l?

ARGAN: Voyez-vous? j'ai sur le cur toutes ces maladies-l que je ne connais point, ces...

Scne VIII

TOINETTE en mdecin, ARGAN, BRALDE.

TOINETTE, en mdecin: Monsieur, agrez que je vienne vous rendre visite et vous offrir mes petits services pour toutes les saignes et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN: Monsieur, je vous suis fort oblig. Par ma foi! voil Toinette elle-mme.

TOINETTE: Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oubli de donner une commission mon valet; je reviens tout l'heure.

ARGAN: Eh! Ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BRALDE: Il est vrai que la ressemblance est tout fait grande. Mais ce n'est pas la premire fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN: Pour moi, j'en suis surpris, et...

Scne IX

TOINETTE, ARGAN, BRALDE.

TOINETTE quitte son habit de mdecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en mdecin: Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN: Comment?

TOINETTE: Ne m'avez-vous pas appel?

ARGAN: Moi? non.

TOINETTE: Il faut donc que les oreilles m'aient corn.

ARGAN: Demeure un peu ici pour voir comme ce mdecin te ressemble.

TOINETTE, en sortant, dit: Oui, vraiment, j'ai affaire l-bas, et je l'ai assez vu.

ARGAN: Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est qu'un.

BRALDE: J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu de notre temps o tout le monde s'est tromp.

ARGAN: Pour moi, j'aurais t tromp celle-l, et j'aurais jur que c'est la mme personne.

Scne X

TOINETTE, en mdecin, ARGAN, BRALDE.

TOINETTE, en mdecin: Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cur.

ARGAN: Cela est admirable!

TOINETTE: Vous ne trouverez pas mauvaise, s'il vous plat, la curiosit que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous tes; et votre rputation, qui s'tend partout, peut excuser la libert que j'ai prise.

ARGAN: Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE: Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel ge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN: Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE: Ah, ah, ah, ah, ah! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN: Quatre-vingt-dix?

TOINETTE: Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN: Par ma foi! voil un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE: Je suis mdecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matires ma capacit, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvs dans la mdecine. Je ddaigne de m'amuser ce menu fatras de maladies ordinaires, ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, ces fivrottes, ces vapeurs, et ces migraines. Je veux des maladies d'importance: de bonnes fivres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fivres pourpres, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formes, de bonnes pleursies avec des inflammations de poitrine: c'est l que je me plais, c'est l que je triomphe; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonn de tous les mdecins, dsespr, l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN: Je vous suis oblig, Monsieur, des bonts que vous avez pour moi.

TOINETTE: Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez. Hoy, ce pouls-l fait l'impertinent: je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre mdecin?

ARGAN: Monsieur Purgon.

TOINETTE: Cet homme-l n'est point crit sur mes tablettes entre les grands mdecins. De quoi dit-il que vous tes malade?

ARGAN: Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE: Ce sont tous des ignorants: c'est du poumon que vous tes malade.

ARGAN: Du poumon?

TOINETTE: Oui. Que sentez-vous?

ARGAN: Je sens de temps en temps des douleurs de tte.

TOINETTE: Justement, le poumon.

ARGAN: Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE: Le poumon.

ARGAN: J'ai quelquefois des maux de cur.

TOINETTE: Le poumon.

ARGAN: Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE: Le poumon.

ARGAN: Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'tait des coliques.

TOINETTE: Le poumon. Vous avez apptit ce que vous mangez?

ARGAN: Oui, Monsieur.

TOINETTE: Le poumon. Vous aimez boire un peu de vin?

ARGAN: Oui, Monsieur.

TOINETTE: Le poumon. Il vous prend un petit sommeil aprs le repas, et vous tes bien aise de dormir?

ARGAN: Oui, Monsieur.

TOINETTE: Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre mdecin pour votre nourriture?

ARGAN: Il m'ordonne du potage.

TOINETTE: Ignorant.

ARGAN: De la volaille.

TOINETTE: Ignorant.

ARGAN: Du veau.

TOINETTE: Ignorant.

ARGAN: Des bouillons.

TOINETTE: Ignorant.

ARGAN: Des ufs frais.

TOINETTE: Ignorant.

ARGAN: Et le soir de petits pruneaux pour lcher le ventre.

TOINETTE: Ignorant.

ARGAN: Et surtout de boire mon vin fort tremp.

TOINETTE: Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur; et pour paissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros buf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre mdecin est une bte. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN: Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE: Que diantre faites-vous de ce bras-l?

ARGAN: Comment?

TOINETTE: Voil un bras que je me ferais couper tout l'heure, si j'tais que de vous.

ARGAN: Et pourquoi?

TOINETTE: Ne voyez-vous pas qu'il tire soi toute la nourriture, et qu'il empche ce ct-l de profiter?

ARGAN: Oui; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE: Vous avez l aussi un il droit que je me ferais crever, si j'tais en votre place.

ARGAN: Crever un il?

TOINETTE: Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui drobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tt, vous en verrez plus clair de l'il gauche.

ARGAN: Cela n'est pas press.

TOINETTE: Adieu. Je suis fch de vous quitter si tt; mais il faut que je me trouve une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN: Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE: Oui, pour aviser, et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le gurir. Jusqu'au revoir.

ARGAN: Vous savez que les malades ne reconduisent point.

BRALDE: Voil un mdecin vraiment qui parat fort habile.

ARGAN: Oui, mais il va un peu bien vite.

BRALDE: Tous les grands mdecins sont comme cela.

ARGAN: Me couper un bras, et me crever un il, afin que l'autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opration, de me rendre borgne et manchot!

Scne XI

TOINETTE, ARGAN, BRALDE.

TOINETTE: Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARGAN: Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE: Votre mdecin, ma foi! qui me voulait tter le pouls.

ARGAN: Voyez un peu, l'ge de quatre-vingt-dix ans!

BRALDE: Oh a! Mon frre, puisque voil votre Monsieur Purgon brouill avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nice?

ARGAN: Non, mon frre: je veux la mettre dans un convent, puisqu'elle s'est oppose mes volonts. Je vois bien qu'il y a quelque amourette l-dessous, et j'ai dcouvert certaine entrevue secrte, qu'on ne sait pas que j'aie dcouverte.

BRALDE: H bien! mon frre, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel, et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu' des choses honntes comme le mariage?

ARGAN: Quoi qu'il en soit, mon frre, elle sera religieuse, c'est une chose rsolue.

BRALDE: Vous voulez faire plaisir quelqu'un.

ARGAN: Je vous entends: vous en revenez toujours l, et ma femme vous tient au cur.

BRALDE: H bien! oui, mon frre, puisqu'il faut parler cur ouvert, c'est votre femme que je veux dire; et non plus que l'enttement de la mdecine, je ne puis vous souffrir l'enttement o vous tes pour elle, et voir que vous donniez tte baisse dans tous les piges qu'elle vous tend.

TOINETTE: Ah! Monsieur, ne parlez point de Madame: c'est une femme sur laquelle il n'y a rien dire, une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime. On ne peut pas dire cela.

ARGAN: Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE: Cela est vrai.

ARGAN: L'inquitude que lui donne ma maladie.

TOINETTE: Assurment.

ARGAN: Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE: Il est certain. Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir

tout l'heure comme Madame aime Monsieur? Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur.

ARGAN: Comment?

TOINETTE: Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout tendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur o elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN: Je le veux bien.

TOINETTE: Oui; mais ne la laissez pas longtemps dans le dsespoir, car elle en pourrait bien mourir.

ARGAN: Laisse-moi faire.

TOINETTE, Bralde: Cachez-vous, vous, dans ce coin-l.

ARGAN: N'y a-t-il point quelque danger contrefaire le mort?

TOINETTE: Non, non: quel danger y aurait-il? tendez-vous l seulement. (Bas.) Il y aura plaisir confondre votre frre. Voici Madame. Tenez-vous bien.

Scne XII

BLINE, TOINETTE, ARGAN, BRALDE.

TOINETTE s'crie: Ah, mon Dieu! Ah, malheur! Quel trange accident!

BLINE: Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE: Ah, Madame!

BLINE: Qu'y a-t-il?

TOINETTE: Votre mari est mort.

BLINE: Mon mari est mort?

TOINETTE: Hlas! oui. Le pauvre dfunt est trpass.

BLINE: Assurment?

TOINETTE: Assurment. Personne ne sait encore cet accident-l, et je me suis trouve ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voil tout de son long dans cette chaise.

BLINE: Le Ciel en soit lou! Me voil dlivre d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE: Je pensais, Madame, qu'il fallt pleurer.

BLINE: Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? Et de quoi servait-il sur la terre? Un homme incommode tout le monde, malpropre, dgotant, sans cesse un lavement ou une mdecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatigant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOINETTE: Voil une belle oraison funbre.

BLINE: Il faut, Toinette, que tu m'aides excuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta rcompense est sre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cache, jusqu' ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aie pass sans fruit auprs de lui mes plus belles annes. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, se levant brusquement: Doucement.

BLINE, surprise et pouvante: Ahy!

ARGAN: Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE: Ah, ah! le dfunt n'est pas mort.

ARGAN, Bline qui sort: Je suis bien aise de voir votre amiti, et d'avoir entendu le beau pangyrique que vous avez fait de moi. Voil un avis au lecteur qui me rendra sage l'avenir, et qui m'empchera de faire bien des choses.

BRALDE, sortant de l'endroit o il tait cach: H bien! mon frre, vous le voyez.

TOINETTE: Par ma foi! je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille:

remettez-vous comme vous tiez, et voyons de quelle maniere elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'prouver; et puisque vous tes en train, vous connatz par l les sentiments que votre famille a pour vous.

Scne XIII

ANGLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BRALDE.

TOINETTE s'crie:: Ciel! ah, fcheuse aventure! Malheureuse journe!

ANGLIQUE: Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu?

TOINETTE: Hlas! j'ai de tristes nouvelles vous donner.

ANGLIQUE: H quoi?

TOINETTE: Votre pre est mort.

ANGLIQUE: Mon pre est mort, Toinette?

TOINETTE: Oui; vous le voyez l. Il vient de mourir tout l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGLIQUE: Ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hlas! faut-il que je perde mon pre, la seule chose qui me restait au monde? et qu'encore, pour un surcrot de despoir, je le perde dans un moment o il tait irrit contre moi? Que deviendrai-je, malheureuse, et quelle consolation trouver aprs une si grande perte?

Scne XIV et dernire

CLANTE, ANGLIQUE, ARGAN, BRALDE, TOINETTE.

CLANTE: Qu'avez-vous donc, belle Anglique? et quel malheur pleurez-vous?

ANGLIQUE: Hlas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus prcieux: je pleure la mort de mon pre.

CLANTE: Ciel! quel accident! quel coup inopin! Hlas! aprs la demande que j'avais conjur votre oncle de lui faire pour moi, je venais me prsenter lui, et tcher par mes respects et par mes prires de disposer son cur vous accorder mes vux.

ANGLIQUE: Ah! Clante, ne parlons plus de rien. Laissons l toutes les pensees du mariage. Aprs la perte de mon pre, je ne veux plus tre du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon pre, si j'ai rsist tantt vos volonts, je veux suivre du moins une de vos intentions, et rparer par l le chagrin que je m'accuse de vous avoir donn. Souffrez, mon pre, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse, pour vous tmoigner mon ressentiment.

ARGAN se lve: Ah, ma fille!

ANGLIQUE, pouvante: Ahy!

ARGAN: Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma vritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANGLIQUE: Ah! quelle surprise agrable, mon pre! Puisque par un bonheur extrme le Ciel vous redonne mes vux, souffrez qu'ici je me jette vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'etes pas favorable au penchant de mon cur, si vous me refusez Clante pour poux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en pousser un autre. C'est toute la grce que je vous demande.

CLANTE se jette genoux: Eh! Monsieur, laissez-vous toucher ses prires et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BRALDE: Mon frre, pouvez-vous tenir l contre?

TOINETTE: Monsieur, serez-vous insensible tant d'amour?

ARGAN: Qu'il se fasse mdecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous mdecin, je vous donne ma fille.

CLANTE: Trs volontiers, Monsieur: s'il ne tient qu' cela pour tre votre gendre, je me ferai mdecin, apothicaire mme, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Anglique.

BRALDE: Mais, mon frre, il me vient une pense: faites-vous mdecin vous-mme. La

commodit sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE: Cela est vrai. Voil le vrai moyen de vous gurir bientt; et il n'y a point de maladie si ose, que de se jouer la personne d'un mdecin.

ARGAN: Je pense, mon frre, que vous vous moquez de moi: est-ce que je suis en ge d'tudier?

BRALDE: Bon, tudier! Vous tes assez savant; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN: Mais il faut savoir bien parler latin, connatre les maladies, et les remdes qu'il y faut faire.

BRALDE: En recevant la robe et le bonnet de mdecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez aprs plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN: Quoi? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-l?

BRALDE: Oui, l'on n'a qu' parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE: Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est dj beaucoup, et la barbe fait plus de la moiti d'un mdecin.

CLANTE: En tout cas, je suis prt tout.

BRALDE: Voulez-vous que l'affaire se fasse tout l'heure?

ARGAN: Comment tout l'heure?

BRALDE: Oui, et dans votre maison.

ARGAN: Dans ma maison?

BRALDE: Oui. Je connais une Facult de mes amies, qui viendra tout l'heure en faire la crmonie dans votre salle. Cela ne vous cotera rien.

ARGAN: Mais moi, que dire, que rpondre?

BRALDE: On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par crit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit dcent, je vais les envoyer

curir.

ARGAN: Allons, voyons cela.

CLANTE: Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies.?

TOINETTE: Quel est donc votre dessein?

BRALDE: De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGLIQUE: Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BRALDE: Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

CLANTE, Anglique: Y consentez-vous?

ANGLIQUE: Oui, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIEME INTERMEDE

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin en récit, chant, et danse.

Entre de ballet

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence; ensuite de quoi toute l'assemblée (composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants) entre, et prend ses places, selon les rangs.

PRAESES

Savantissimi doctores,

Medicinae professores,

Qui hic assemblati estis,

Et vos, altri Messiores,

Sententiarum Facultatis

Fideles executores,

Chirurgiani et apothicari,

Atque tota compania aussi,

Salus, honor, et argentum,

Atque bonum appetitum.

Non possum, docti Confreri,

En moi satis admirari

Qualis bona inventio

Est medici professio,

Quam bella chosa est, et bene trovata,

Medicina illa benedicta,

Quae suo nomine solo,

Surprenanti miraculo,

Depuis si longo tempore,

Facit gogo vivere

Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumisos videtis.
Donque il est nostrae sapientiae,
Boni sensus atque prudentiae,
De fortement travailler
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore,
Et prandere gardam non recevoir
In nostro docto corpore
Quam personas capaces,
Et totas dignas ramplire
Has plaas honorabiles.
C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici
In savanti homine que voici,

Lequel, in chosis omnibus,

Dono ad interrogandum,

Et fond examinandum

Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR

Si mihi licenciam dat Dominus Praeses,

Et tanti docti Doctores,

Et assistantes illustres,

Trs savanti Bacheliero,

Quem estimo et honoro,

Domandabo causam et rationem quare

Opium facit dormire.

BACHELIERUS

Mihi a docto Doctore

Domandatur causam et rationem quare

Opium facit dormire:

quoi respondeo,

Quia est in eo

Virtus dormitiva,

Cujus est natura

Sensus assoupire.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

SECUNDUS DOCTOR

Cum permissione Domini Praesidis,

Doctissimae Facultatis,

Et totius his nostris actis

Companiae assistantis,

Domandabo tibi, docte Bacheliere,

Quae sunt remedia

Quae in maladia

Ditte hydropisia

Convenit facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuita purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR

Si bonum semblatur Domino Praesidi,

Doctissimae Facultati,

Et companiae presenti,

Domandabo tibi, docte Bacheliere,

Quae remedia eticis,

Pulmonicis, atque asmaticis,

Trovas propos facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuita purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias

Doctus Bachelieres dixit maravillas:

Mais si non ennuyo Dominum Praesidem,

Doctissimam Facultatem,

Et totam honorabilem

Companiam ecoutantem,

Faciam illi unam quaestionem.

De hiero malodus unus

Tombavit in meas manus:

Habet grandam fievram cum redoublamentis,

Grandam dolorem capitis,

Et grandum malum au cost,

Cum granda difficultate

Et pena de respirare:

Veillas mihi dire,

Docte Bacheliere,

Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuita purgare.

QUINTUS DOCTOR

Mais si maladia

Opiniatria

Non vult se garire,

Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,

Postea seignare,

Ensuita purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.

Dignus, dignus est entrare

In nostro docto corpore.

PRAESES

Juras gardare statuta

Per Facultatem praescripta

Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

Essere, in omnibus

Consultationibus,

Ancien avis,

Aut bono,

Aut mauvais?

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

De non jamais te servir

De remediis aucunis

Quam de ceux seulement doctae Facultatis,

Maladus dust-il crevare,

Et mori de suo malo?

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

Ego, cum isto boneto

Venerabili et docto,

Dono tibi et concedo

Virtutem et puissanciam

Medicandi,

Purgandi,

Seignandi,

Perandi,

Taillandi,

Coupandi,

Et occidendi

Impune per totam terram.

ENTRE de ballet.

Tous les Chirurgiens et Apothicaires viennent lui faire la rvrence en cadence.

BACHELIERUS

Grandes doctores doctrinae

De la rhubarbe et du sn,

Ce serait sans douta moi chosa folla,

Inepta et ridicula,

Si j'allaibam m'engageare

Vobis louangeas donare,

Et entreprenaibam adjoutare

Des lumieras au soleillo,

Et des toilas au cielo,

Des ondas l'Oceano,

Et des rosas au printanno.

Agreate qu'avec uno moto,

Pro toto remercimento,

Rendam gratiam corpori tam docto.

Vobis, vobis debeo

Bien plus qu' naturae et qu' patri meo:

Natura et pater meus

Hominem me habent factum;

Mais vos me, ce qui est bien plus,

Avetis factum medicum,

Honor, favor, et gratia

Qui, in hoc corde que voil,

Imprimant ressentimenta

Qui dureront in secula.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat

Novus doctor, qui tam bene parlat!

Mille, mille annis et manget et bibat,

Et seignet et tuat!

ENTRE de ballet.

Tous les Chirurgiens et les Apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et desmortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS

Puisse-t-il voir doctas

Suas ordonnancias

Omnium chirurgorum

Et apothiquarum

Remplire boutiquas!

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat

Novus doctor, qui tam bene parlat!

Mille, mille annis et manget et bibat,

Et seignet et tuat!

CHIRURGUS

Puissent toti anni

Lui essere boni

Et favorabiles,

Et n'habere jamais

Quam pestas, verolas,

Fievras, pluresias,

Fluxus de sang, et dyssenterias!

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat

Novus doctor, qui tam bene parlat!

Mille, mille annis et manget et bibat,

Et seignet et tuat!

Dernire entre de ballet.

Des Mdecins, des Chirurgiens et des Apothicaires, qui sortent tous, selon leur rang, en crmonie, comme ils sont entrs.